

BOISERIE sculptée. Les pameaux d'une BOISERIE. Tout le château de Chillon est du xiii^e et du xiv^e siècle, à l'exception de quelques BOISERIES qui sont du xv^e siècle. (V. Hugo.) Les meubles, les BOISERIES, les tentures de Chenonceaux sont si religieusement conservés, que Henri et sa maîtresse elle-même auraient quelque peine à signaler le moindre changement. (Vitet.)

BOISEUR s. m. (boi-zeur — rad. bois). Min. Ouvrier occupé aux travaux de boisaie dans les puits de mines : Un BOISEUR. Une brigade de BOISEURS.

— Adjectiv. : Un ouvrier BOISEUR.

BOISEUX, **EUSE** adj. (boi-zeu, eu-ze — rad. bois). Qui est de la nature du bois : Plante BOISEUSE. Racine BOISEUSE. (Acad.) Dans le Thibet, privé en beaucoup de cantons de végétation BOISEUX, on brûle les excréments desséchés du bétail. (Huc.) Peu usité. On dit LIGNEUX.

BOISFREMONT (Charles de), peintre français, mort en 1838. Imitateur de Prudhon, il a exécuté des œuvres estimables : la *Mort d'Abel*; *Orphée dans les enfers*; *Virgile lisant l'Énéide*; *Jupiter élevé sur le mont Ida*, plafond au pavillon Marsan; *Psyché et l'Amour*, gravé par Méon; la *Mort de Cléopâtre*, au musée de Rouen; *Hector adressant des reproches à son frère Paris*; *Napoléon et la princesse d'Hatzfeld*; *Vénus et Ascanie*; la *Samaritaine*, etc.

BOISGELIN (comte de), historien français du xviii^e siècle. On a de lui une *Histoire de Flandre ou Campagnes du maréchal de Luxembourg depuis 1690 jusqu'en 1694* (Paris, 1755, 2 vol. in-fol.), publiée sous le nom de Beauvais.

BOISGELIN DE CUCÉ (Jean-de-Dieu-Raymond de), prélat français, né à Rennes en 1732, mort en 1804. Il fut évêque de Lavaur (1765), archevêque d'Aix (1770), présida les états de Provence, et obtint la construction d'un canal qui porte son nom et divers autres travaux d'utilité publique. Député du clergé aux états généraux de 1789, il y vota la séparation des trois ordres, l'abolition des droits féodaux, et proposa, de la part du clergé, un sacrifice de 400 millions, mais en réclamant en même temps le maintien des dîmes et en combattant la saisie des biens de l'Eglise. Il émigra en Angleterre après la session, revint en France à l'époque du concordat, fut nommé archevêque de Tours en 1802, et enfin cardinal. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Recueil de pièces diverses en vers* (1783, in-8°); *Art de juger par l'analyse des idées* (1789, in-8°); *Considérations sur la paix publique adressées aux chefs de la Révolution* (1791); *Exposition des principes sur la constitution du clergé* (1791); le *Psalmiste*, traduction des psaumes en vers (1799); une traduction des *Héroïdes d'Ovide* (1784, in-4°). Les *Œuvres complètes* du cardinal de Boisgelin, qui était membre de l'Académie française depuis 1776, ont été publiées à Paris (1818, in-8°).

BOISGELIN (Louis-Bruno, comte de), diplomate, frère du précédent, né à Rennes en 1733, mort en 1794. Il était maréchal de camp et maître de la garde-robe. Il fut arrêté pendant la Terreur et décapité avec sa femme, ex-dame d'honneur de Mme Victoire, et sœur du chevalier de Boufflers. — Gilles-Dominique de Boisgelin, cousin des précédents et maréchal de camp, périt également sur l'échafaud, en 1794. — L'abbé de Boisgelin, frère de ce dernier, grand-vicaire d'Aix et agent général du clergé, fut massacré à l'Abbaye dans les journées de septembre.

BOISGELIN (Bruno-Gabriel-Paul, marquis de), homme politique, né en 1767, mort en 1827, était neveu du cardinal de Boisgelin. Il émigra et servit dans l'armée de Condé. Nommé à divers emplois après la Restauration, il entra, en 1815, dans la Chambre des pairs. — Son frère, ALEXANDRE-BRUNO, né en 1770, mort en 1831, fut nommé plusieurs fois député, et devint pair de France après la mort du précédent, en 1827.

BOISGELIN DE KERDU (Louis de), chevalier de Malte et historien, né à Plélo, diocèse de Saint-Brieuc, en 1758, mort à Pleubihan en 1816. Il était le frère du cardinal et du comte Louis-Bruno. Pendant la Révolution, il se retira en Angleterre, et fit plusieurs voyages sur le continent. On a de lui : *Correspondance de Caillot-Duval rédigée d'après les pièces originales*, etc. (1759, in-8°); *Ancient and modern Malta* (Londres, 1804, 3 vol. in-8°); *Histoire des révolutions de Portugal, par l'abbé de Vertot, continuée jusqu'au temps présent* (1809, in-12); *Travels through Denmark and Sweden* (Londres, 1810, 2 vol. in-4°).

BOISGÉRARD (Marie-Anne-François BARBUAT de), général français, né à Tonnerre en 1767, mort en 1799. Il sortit de l'Ecole militaire en 1791, avec le grade de capitaine du génie. Il assista au siège de Spire, à la prise de Mayence, au siège de Valenciennes. Plus tard, il reconstruisit le fort de Kehl et la tête de pont d'Huningue; ce fut alors qu'il imagina les ponts-radeaux, pour faciliter les communications. Après avoir été nommé chef de brigade et commandant en chef du génie dans l'armée dite d'Angleterre, il alla en Italie, et reçut une blessure mortelle à la bataille de Capone. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont deux : *Journal d'un voyage à*

Genève et Précis d'un entretien entre les généraux Desaix et Boissierard, sont fort curieux.

BOIS-GUILLEAUME, bourg et comm. de France (Seine-Inférieure), cant. de Darnetal, arrond. et à 4 kil. N. de Rouen; pop. aggl. 3,024 hab. — pop. tot. 3,120 hab. Nombreuses villas; restes de l'antique futaie du roi Guillaume.

BOIS-GUILLEBERT ou **GUILBERT** (Pierre le PESANT, sieur de), économiste et littérateur français, mort à Rouen en 1714. Il était lieutenant général au bailliage de cette ville, et il avait déjà publié quelques travaux littéraires, lorsqu'il fit paraître, en 1697, un ouvrage intitulé le *Détail de la France sous le règne présent* (Louis XIV), qu'il fit suivre de plusieurs mémoires sur la même matière : *Traité de la nature, culture, commerce et intérêt des grains*; *Essai sur la rareté de l'argent*; *Dissertation sur la nature des richesses et des tributs*, enfin *Factum de la France, ou Moyens très-faciles de faire recevoir au roi quatre-vingts millions par-dessus la capitation* (1707). Ces écrits, très-peu connus et très-dignes de l'être, marquent une date dans l'histoire de l'économie politique; dont, après Jean Bodin, Bois-Guillebert fut, selon l'expression de M. Daire, le Christophe Colomb. Précurseur de la célèbre école des physiocrates, le lieutenant général du bailliage de Rouen a scruté avec une profonde sagacité les causes générales de la misère publique; il en a présenté le tableau, dans ses études éminemment instructives, avec la rude franchise de l'homme de bien, et proposé de saines et justes idées, propres à remédier à la gravité du mal. Dans son *Détail de la France*, il montre les désordres causés par le régime de la taille, des aides et des douanes; il combat avec la plus courageuse hardiesse l'esprit de routine, l'ignorance et la cupidité des agents du fisc. Après avoir prouvé que la principale cause du mal est dans un système déplorable d'administration, qui tarit les sources de la richesse publique, en paralysant les efforts de l'agriculture et du commerce; après avoir donné sur la statistique de la France à cette époque une foule de détails ignorés, il expose cette vérité, aujourd'hui élémentaire, que ce n'est pas l'argent qui constitue la richesse d'un peuple, mais qu'elle réside dans les biens consommables et dans les matières premières. Or il existe une étroite connexion, une connexion immédiate entre la production et la consommation : dès que des lois fiscales absurdes viennent empêcher la consommation, la production s'arrête, et l'arrêt de la production, c'est l'arrêt de la richesse, non pas seulement dans la classe des producteurs, mais dans toutes les classes de la société, dont les intérêts sont liés par une invisible solidarité. Conséquence, l'appauvrissement de chaque individu, aussi bien que la diminution des revenus publics, tient bien moins à la quotité trop élevée de l'impôt qu'à la mauvaise assiette, à l'inégalité de sa répartition et à un déplorable mode de recouvrement. Bois-Guillebert conclut en demandant la réforme et la généralisation de la taille, la suppression des aides et des douanes intérieures, le libre commerce des grains, l'abolition des droits de sortie en matière de douanes extérieures, et des droits d'entrée réglés de façon à apporter au commerce le moins d'entraves possible.

Quelle que fût la nouveauté de ces sages idées, l'ouvrage de Bois-Guillebert passa inaperçu. Reprenant le même thème avec une nouvelle vigueur, dans son *Factum de la France*, il proposa de supprimer les aides et les douanes, en leur substituant un impôt unique, une capitation générale du dixième du revenu de tous les biens meubles et immeubles. Ce nouveau système d'impôt, que Vauban avait adopté, avait forcément contre lui tous les financiers qui s'enrichissaient dans la perception des revenus de l'Etat. Econdit par le ministre Pontchartrain, Bois-Guillebert fut reçu par Chamillart, qui était à la recherche de tous les expédients financiers. Il eut avec lui plusieurs entrevues et il entra en relation avec Vauban, dont il était neveu à la mode de Bretagne; mais le ministre abandonna bientôt le projet, sous le prétexte que la guerre rendait son exécution impraticable. Sur ces entrefaites, Vauban, qui venait de publier sa *Dîme royale*, tomba en disgrâce, et Bois-Guillebert, ayant fait paraître un pamphlet sur les questions déjà traitées par lui, sous le titre de *Supplément au Détail de la France*, fut exilé en Auvergne et suspendu de ses fonctions. « Il en fut peu ému, dit Saint-Simon, plus sensible peut-être à l'honneur de l'exil pour avoir travaillé sans crainte au bien et au bonheur public qu'à ce qu'il lui en allait coûter. Sa famille en fut plus alarmée et s'empressa à parer le coup. La Vrillière, de lui-même, s'employa avec générosité. Il obtint qu'il fût le voyage seulement pour obéir à un ordre émané, qui ne se pouvait plus retenir, et qu'aussitôt après qu'on serait informé de son arrivée au lieu prescrit, il serait rappelé. » L'exil de Bois-Guillebert ne dura en effet que deux mois, mais son *Factum de la France* fut saisi et condamné par arrêt du conseil d'Etat, en 1707. Depuis cette époque, Bois-Guillebert n'écrivit plus rien; toutefois, en 1714, il publia une édition de toutes ses œuvres sur l'économie sociale, sous le titre de : *Testament politique du maréchal de Vauban* (2 vol. in-12). Ce titre et ce nom appelèrent enfin l'attention du public sur ces traités remarquables à tant

d'égards, mais malheureusement écrits dans un style incorrect et diffus. Bois-Guillebert ne fut pas seulement un économiste à qui, selon les paroles de M. E. Daire, « revient d'une manière incontestable l'initiative des efforts du xviii^e siècle pour affranchir le travail, restaurer l'agriculture et rendre au commerce la liberté que nous lui disputons toujours; » il s'adonna à la culture des lettres : il publia une nouvelle historique, intitulée : *Marie Stuart, reine d'Ecosse* (1674, 3 vol. in-12), ainsi que des traductions de l'*Histoire* de Dion Cassius de Nicée (1674, 2 vol. in-12), et de l'*Histoire d'Hérodiens* (1675, in-12).

BOIS-GUILLEBERT (Jean-Pierre-Adrien-Augustin le PESANT de), poète français, descendant du précédent et petit-neveu de Corneille, vivait au xviii^e siècle. Il s'est fait connaître par un poème intitulé : la *Sédition d'Antioche* (1770, in-8°).

BOISGUY (le baron PICQUET du), chef des chouans de Fougères. Après s'être réuni à M. de Puyssaye et avoir été vaincu, il fut vivement poursuivi par un sergent-major républicain, auquel il ne put échapper qu'avec de grandes difficultés. En 1813, il essaya de nouveau de soulever les habitants des départements de l'Ouest, et, lorsque la Restauration fut accomplie, il alla résider à Rennes; mais sa présence dans cette ville rappelait des souvenirs tellement odieux, que le préfet l'engagea à en sortir. Pendant les Cent-Jours, Boisguy fut détenu à la prison de la Force. En 1816, il fut nommé maréchal de camp.

BOISIER v. a. ou tr. (boi-zi-é). Tromper. Vieux mot.

— Intransitiv. Ruser.

BOISILLIER s. m. (boi-zi-llé; 2 mll. — rad. bois). Mar. Ouvrier chargé d'aller couper à terre le bois nécessaire au navire.

BOISJUS. V. BOYSE.

BOISJOLIN (Jacques-François-Marie VIEHL de), littérateur français, né à Alençon en 1761, mort en 1841. Il fut chef de division au ministère des affaires étrangères et consul à l'étranger sous le Directoire, tribun après le 18 brumaire, et, plus tard, sous-préfet à Louviers jusqu'en 1832. Il a collaboré au *Mercur* et à la *Décade philosophique*, qu'il dirigea après Ginguené, et a publié quelques poésies assez remarquables : *l'Amitié et l'Amour éternels*, trois actes et en vers (1778); *l'Amour filial*, un acte et en vers (1778); la *Forêt de Windsor* (1798), traduction de Pope; le *Lever du soleil*; les *Fleurs*; la *Pêche*, etc., qui ont paru dans l'*Almanach des Muses*. Disciple de Delille, ami intime de Fontanes, Boisjolin était loin d'être sans mérite littéraire, et ses œuvres abondent en détails gracieux.

BOISJOLIN (Claude-Augustin VIEHL de), fils du précédent, né à Paris en 1788, mort en 1832. Il fut tour à tour soldat, adjoint-payeur dans l'armée, libraire et imprimeur. Collaborateur de la *Biographie portative des contemporains*, il succéda à Rabbe dans la direction de cette publication, qui contient de lui de remarquables notices biographiques. Il a composé également un ouvrage sur l'*Educacion des femmes* (1818, in-4°), et quelques écrits politiques.

BOISLANDRY (Louis de), membre de l'Assemblée constituante, né à Versailles en 1749, mort à Paris en 1834. Il se fit remarquer à l'Assemblée constituante par la sagesse de ses conseils et la modération de son langage. Il a laissé : *Vues impartiales sur l'établissement des assemblées provinciales, sur leur formation, sur l'impôt territorial*, etc. (1787, in-8°); *Considérations sur le discrédit des assignats, présentées à l'Assemblée nationale* (1791); *Examen des principes les plus favorables aux progrès de l'agriculture, des manufactures et du commerce de France* (1815, 2 vol. in-8°); *Des impôts et des charges des peuples en France* (1824).

BOIS-LE-COMTE (Charles-Joseph-Edmond, comte de), diplomate, né à Paris en 1796, mort en 1863, entra dans la diplomatie en 1814, devint secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires à Vienne, à Saint-Petersbourg, à Madrid et à Londres, et fut nommé, en 1829, directeur au ministère des affaires étrangères. Il se démit de ce poste après la révolution de Juillet; mais il reprit, en 1833, sa carrière interrompue, remplit des missions diplomatiques en Turquie, en Espagne, en Hollande, et fut appelé à siéger, en 1845, à la Chambre des pairs. Depuis deux ans, M. Bois-le-Comte était ambassadeur à Berne lorsque la révolution de 1848 le fit rentrer dans la vie privée. Il a employé les dernières années de sa vie à écrire une *Histoire des traditions politiques de la France*.

BOIS-LE-COMTE (André-Olivier-Ernest SAIN de), publiciste et diplomate français, né à Tours en 1799. Il servit d'abord dans les gardes du corps, puis passa à l'école d'état-major. En 1830, il donna sa démission après les ordonnances du ministère Polignac. Il prit part ensuite à la rédaction du journal l'*Européen*, entra dans l'armée comme capitaine d'état-major et devint aide de camp du général Harispe. Il quitta de nouveau le service en 1846 pour concourir à la deuxième édition de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, de MM. Buchez et Roux, et prendre part à la rédaction de la *Revue nationale*. Après 1848, il remplit des missions diplomati-

ques à Naples, à Turin et aux Etats-Unis. Il est rentré dans la vie privée depuis 1851.

BOIS-LE-DUC, ville de Hollande, prov. du Brabant septentrional, ch.-l. de prov., d'arr. et de cant., à 72 kil. S.-E. d'Amsterdam, au confluent de l'Aa et de la Dommel, place forte défendue par une citadelle; 22,000 hab. Evêché catholique; tribunaux de commerce et de 1^{re} instance; arsenal; industrie et commerce très-actifs: draps, chapeaux, toiles, rubans de fil, aiguilles, coutellerie, glaces, filatures de lin, distilleries et raffineries. Ville bien bâtie, dans une situation qui peut facilement être inondée pour la défense de la place. Bois-le-Duc renferme quelques monuments qui méritent l'attention : la cathédrale (*Johannis-kirche*), terminée en 1312, dans le style gothique, est une des plus belles églises des Pays-Bas. Sa longueur est de 40 m., sa largeur de 18 m. L'hôtel de ville, construit sur les desdins de Van Kampen, est surmonté d'une tour qui abrite un beau carillon. La maison de correction, bâtie en 1805, renferme 800 détenus.

Cette ville fut fondée en 1184 par Godefroy III, duc de Brabant, sur l'emplacement d'un rendez-vous de chasse, au milieu d'un bois; de là est venu le nom qu'elle porte. Elle fut agrandie par Philippe le Bon en 1453, prise par les Allemands en 1629, assurée à la Hollande par le traité de Westphalie, et occupée en 1794 par les Français, qui la rendirent à la Hollande en 1814. Patrie du philosophe et physicien S'Gravesande.

BOISLÈVE (Etienne). V. BOILESSVE.

BOISLÈVE (Pierre), théologien et jurisconsulte français, né à Saumur en 1745, mort en 1830. Il était chanoine honoraire de Notre-Dame lorsque Napoléon, voulant faire casser son mariage sans l'intervention du pape, alors prisonnier, rétablit l'officialité de Paris et revêtit du titre d'official Boislève, qui prononça la sentence de divorce le 9 janvier 1810. Il devint ensuite chanoine titulaire et vicaire général.

BOISMARE (Jean-Baptiste-Victor), médecin français, né à Quillebeuf en 1776, mort en 1814. M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, le nomma médecin du dépôt de mendicité établi à Saint-Yon en 1811. Un grand nombre de militaires blessés aux environs de Paris en 1814 furent transportés sur la Seine jusque dans cet établissement, qui devint alors un hôpital militaire; des maladies contagieuses se déclarèrent parmi eux, et Boismare succomba, victime du zèle avec lequel il remplissait son devoir. On a de lui : *Dissertation sur la pleurésie gastrique et bilieuse* (1807); sur l'*Aliénation mentale*; *Mémoire sur la statistique de la ville de Quillebeuf et de l'embouchure de la Seine, ayant pour objet principal la navigation et la pêche*.

BOISMESLE (Jean-Baptiste TORCHET de), historien français du xviii^e siècle, avocat au parlement de Paris. Son principal ouvrage a pour titre : *Histoire générale de la marine chez tous les peuples du monde; ses progrès, son état dans le xviii^e siècle, et les expéditions anciennes et modernes* (1744-1758, 3 vol. in-4°). On lui doit aussi l'*Histoire du chevalier du Soleil* (1749, 2 vol. in-12).

BOISMONT (Nicolas THYREL de), théologien et prédicateur français, né en Normandie vers 1715, mort à Paris en 1786. Aimant la société et les plaisirs, doué d'une imagination vive, connaissant à fond les mœurs et les passions de son temps, il acquit bientôt la réputation d'un aimable et spirituel prédicateur et fut nommé successivement abbé de Grestain, prieur de Lihous, chanoine honoraire de Rouen, et enfin prédicateur ordinaire du roi. Ayant appris un jour, au moment où il allait monter en chaire, que quelques dames de haut rang étaient venues pour l'entendre et juger de son mérite, l'abbé de Boismont prit sur-le-champ pour sujet de son sermon la *Conversion de Madeleine*. Il fit des égarements de la sainte une peinture pleine de vie et d'éclat; mais lorsqu'il en fut à la conversion, la mémoire lui manqua tout à coup, ou plutôt parut lui manquer, car toute la partie féminine de l'auditoire crut que cette défaillance était le calcul prémédité d'un homme d'esprit, qui ne pouvait croire à la conversion d'une aussi grande pécheresse. Son succès fut complet; l'Académie s'empressa de le recevoir (1755), et il prit pour sujet de son discours de réception : *De la nécessité d'orner les vérités évangéliques*. « C'était, a dit Auger en parlant de l'abbé de Boismont, un écrivain de beaucoup d'esprit, mais il n'était pas d'un goût très-sûr. On lui a reproché, non sans fondement, de mettre plus de jeux dans les mots que de mouvement dans les tours; d'avoir quelquefois plus de recherche que de justesse dans les idées, plus d'appât que de véritable élégance dans le style, enfin de s'être fait une diction antithétique et maniérée qui éblouissait l'esprit sans échauffer le cœur. » Cet abbé accommodant mettait une adresse singulière à ne pas heurter de front la philosophie. Selon l'expression de M. de Barante, « il semble toujours lui demander la permission de laisser parler la religion; il abonde en précautions oratoires; sa morale est d'une tolérance et même d'une complaisance qui sont très-curieuses à observer. » Au nombre de ses brillantes qualités, M. l'abbé avait celle de jouer la comédie d'une façon très-remarquable; il excellait surtout dans les rôles de Crispin. On a de lui : *Lettres*